

MAUPASSANT ET LES ORIENTALS

Sonya Aleksandrova-Koleva
Université de Plovdiv Païssii Hilendarski

MAUPASSANT AND THE ORIENTAL IMAGES

Sonya Aleksandrova-Koleva
Paisii Hilendarski University of Plovdiv

The text aims to reveal some of the weaknesses of perceiving one's own face compared to that of a foreigner in the prose-fiction works of Maupassant. For this purpose we analyze novels and stories dedicated to Algeria and the Arabs, with an especial emphasis *Allouma* as well as on the otherness of female character. Exploring a foreigner's characteristics, we encounter initial duality in the description which affords approaching closer the foreigner's, and moving away from one's own, image. In addition, an impression of compassion to a foreigner's problems arises while critique of one's own emerges.

Key words: Maupassant, otherness, foreigner, female character

Ce texte se propose d'analyser les personnages arabes, habitants des colonies françaises décrits par Maupassant dans ses récits et nouvelles, et surtout dans *Allouma* ; dans le but d'argumenter l'hypothèse d'une construction double – mi-étrangère, mi-européenne. L'attitude de l'auteur envers les étrangers pourrait aussi dévoiler un aspect significatif de l'image des siens ou des Français, et nous essayerons de la décrire dans le contexte de son époque, sans jugement éthique.

Il est important dès à présent de définir ce qu'on comprend par la notion de l'autre et de l'étranger dont l'emploi sera synonymique lors de l'analyse. Nous nous intéressons aux personnages d'une autre nation et d'une autre culture que celles de l'auteur, qui habitent dans un autre pays et sont supposés posséder une autre confession, et pour restreindre encore le sujet – les arabes de l'Afrique de Nord. Donc des figures relatives à ce qui

vient de l'extérieur par rapport à l'europpéen et plus précisément au Français, et en général – chacun différent de nous, au moins de l'idée que nous avons de nous-même. L'œuvre de Maupassant est propice à la recherche de la figure de l'autre dans plusieurs variantes : l'étranger qui n'est pas Français, l'étranger social qui n'appartient pas à notre milieu, l'étranger sexuel ou la femme, l'étranger en nous-mêmes – notre double.

Guy de Maupassant a fait son premier voyage en Algérie en 1881, et a rédigé sur place onze chroniques, publiées du 17 juillet au 19 octobre, qu'il remaniera assez profondément pour en faire *Au soleil*, publié en 1884. Comme envoyé spécial du journal *Le Gaulois*, il se propose de décrire non seulement des impressions de voyage, mais bien une enquête sur la situation de la colonie¹. Ce qui pousse Maupassant à se rendre en Algérie n'est donc pas seulement un intérêt professionnel ou l'amour pour le soleil, la mer, la lumière, mais un désir de connaître et de comprendre la réalité anthropologique des populations « indigènes ». L'enquête de Maupassant abordera les principaux aspects de la situation algérienne dans une perspective décidément critique à l'égard de la politique menée par la France depuis 1870².

Maupassant se rend dans l'intérieur du pays, y compris dans des régions non complètement pacifiées pour recueillir des informations. Les articles qu'il écrit au cours de ce premier voyage en Algérie vibrent de l'indignation croissante découlant de l'expérience directe et personnelle des injustices qu'il découvre et dénonce. Ou en reprenant les mots de Marie-Claire Bancquart :

Reporter, en un temps où ces missions n'étaient ni fréquentes ni faciles, Maupassant publie coup sur coup une série d'articles tellement violents contre notre administration en Algérie et contre la guerre récemment engagée, que jamais il ne les a intégralement repris en volume. Il y proclame que nous ne cherchons nullement à adapter notre gouvernement abstrait à la civilisation arabe, méconnue par nous, quand elle n'est pas écrasée. Expropriations, concessions, exploitation de l'indigène par les grands propriétaires français ou espagnols, voilà, dit-il, qui explique les révoltes. Et celles-ci sont démesurément grossies pour que l'opinion française accepte l'expédition de Tunisie, mal conduite, et conduite pour

¹ La révolte de Bou Amama, qui agit le Sud Oranais.

² Maupassant fera encore trois voyages en Algérie : d'octobre 1887 à janvier 1888 (Algérie et Tunisie), et vers la fin de 1888, qui inspireront plusieurs chroniques qui seront publiées dans *Le Gaulois* et la *Revue des deux Mondes*. Ces chroniques seront réunies dans l'ouvrage *La vie errante*, publié en 1890.

une coalition d'intérêts financiers et parlementaires. Tous ces articles paraissent de juillet à septembre 1881. Ils ne signifient nullement que Maupassant est anticolonialiste par principe, mais qu'il réclame un autre système de colonisation, et, de fil en aiguille, un autre type de gouvernement en France, une autre mentalité.

(Pierrot et Bailbé, dir. 1981 : 159)

Repenser d'une façon critique la représentation du monde arabe³ la plus répandue encore aujourd'hui dans l'imaginaire occidental ne signifie donc pas seulement remplacer une image par une autre plus récente et actuelle. Cela veut dire aussi et peut-être surtout repenser d'une façon critique notre propre identité occidentale, la façon dont elle s'est formée, son lien intime avec le pouvoir et la domination de « l'autre ». Comme E. Saïd l'affirme, une idée de l'Europe s'est fixée, dans l'imaginaire européen, notion collective qui nous définit,

« nous » Européens, en face de tous « ceux-là » qui sont non européens; on peut bien se souvenir que le trait essentiel de la culture européenne est précisément ce qui l'a rendue hégémonique en Europe et hors d'Europe : l'idée d'une identité européenne supérieure à tous les peuples et à toutes les cultures qui ne sont pas européens.

(Saïd 1980 : 19)

Nous sommes loin de l'idée que Maupassant repense l'identité française et pourtant, dans ses écrits d'Afrique, il fait la critique de l'attitude de la métropole via la représentation de l'arabe. Quand il s'agit de l'étranger dans l'œuvre de Maupassant, il faut faire bien attention à la manière de dédoublement, de répétition⁴ très caractéristique de l'écriture de l'auteur. De prime abord il paraît peu probable de jouer sur les ressemblances quand on dessine le portrait d'un étranger culturel à la fin du XIX^e s. Et pourtant l'auteur français se permet de rassembler le sien et l'étranger dans la figure de l'autre et de problématiser qui est, enfin, l'étranger en Algérie. L'autre est plutôt supposé être présenté comme un prédateur sympathique et pourtant vorace. Être hospitalier signifie se soumettre à lui, parfois sexuellement. En ceci la femme pourrait être vue comme l'incarnation de l'altérité la plus effrayante, qui semble conquise par l'homme.

³ Images qui se sont fixées dans notre imaginaire depuis le XVIII^e siècle à travers le vaste corpus des « Voyages en Orient » et des études « Orientales ».

⁴ De nombreuses recherches sont écrites sur le sujet des ressemblances dans l'œuvre de Maupassant y compris : Ph. Bonnefis *Comme Maupassant*, J. Bienvenue *Maupassant, Flaubert et le Horla*, P. Bayard *Maupassant juste avant Freud*, R. Lefebvre etc.

Ainsi se comprend souvent la sexualité chez Maupassant, une confrontation brutale à l'étrangeté qui s'accomplit dans le défi et l'éclatement des interdits.

(Giacchetti 2002 : 258)

La double perspective sur la question proposée par Giacchetti est intéressante. L'étranger y est à la fois celui qu'on désire et celui qu'on rejette dans un perpétuel état d'euphorie anticipée et de terreur devant le ravage à venir. Même quand un texte nous présente l'étranger qui s'inscrit paisiblement dans le milieu hospitalier, il se dévoile sous la forme du parasite *Bel Ami*, *Misti*, *Allouma*. Donc, dans notre cas, peu importe si l'étranger est arabe ou européen car d'après elle, et nous l'acceptons :

L'étranger chez Maupassant, c'est notre semblable, dont l'étrangeté se révèle d'autant plus grave, d'autant plus insolite qu'il nous est familier.

(Giacchetti 2002 : 257)

Prenons par exemple la nouvelle *Allouma* pour développer notre hypothèse que le double tient une place importante dans l'image de l'autre. La jeune arabe s'abandonne au Français colonisateur de prime abord, même le séduit, et après avoir eu des relations supposées consensuelles avec son valet arabe, elle se réjouit pendant deux ans de la vie avec Auballe puis fuit sa maison pour aller vivre avec un berger. Tout au long de cette nouvelle, Maupassant décrit la femme d'un côté comme une des femmes en général et d'un autre côté, comme une représentante de sa tribu. Et dans cette ambivalence⁵ on ne trouve pas de problème, car dans l'œuvre de Maupassant, la figure de la femme est souvent deux fois étrangère – par son sexe et par ses origines. Ne nous hâtons pas de l'appeler sexiste, car il est le produit bien éduqué de l'élite européenne de l'époque – il perçoit la femme sous un angle traditionnel – la première étrangère pour Adam – Eve, et pourtant dans une perspective moderne – Madeleine – la femme à l'aube de l'émancipation. Donc, le personnage est double dans sa construction. À propos du portrait d'Allouma, il dit :

La figure était étrange, régulière, fine et un peu bestiale, mais mystique comme celle d'un Bouddha. Les lèvres, fortes et colorées d'une sorte de floraison rouge qu'on retrouvait ailleurs sur son corps, indiquaient un léger mélange de sang noir, bien que les mains et les bras fussent d'une blancheur irréprochable.

(Maupassant 1889 : 20)

⁵ L'auteur insiste sur la base double du personnage depuis son portrait – autre et même à la fois, connu et inexplicable, géographiquement indigène aux lieux décrits mais culturellement étrangère au héros qui raconte l'histoire.

L'image non européenne de la femme est accentuée, mais sort du schématisme de celle de l'arabe en mélangeant les traits de différents continents et races. Ce portrait est doublé tout près d'un autre, typique pour la région :

... une fille au visage d'idole, qui semblait m'attendre avec tranquillité, parée de tous les bibelots d'argent que les femmes du Sud portent aux jambes, aux bras, sur la gorge et jusque sur le ventre. Ses yeux agrandis par le khôl jetaient sur moi un large regard ; et quatre petits signes bleus finement tatoués sur la chair étoilaient son front, ses joues et son menton. Ses bras, chargés d'anneaux, reposaient sur ses cuisses que recouvrait, tombant des épaules, une sorte de *gebba* de soie rouge dont elle était vêtue.
(Maupassant 1889 : 18-19)

Comme si dès le début le lecteur devait s'attendre à un mélange de cultures tout comme à un mélange d'idées. Bien joué mais fausse piste, car derrière le sujet, de prime abord flagrant de l'autre, Maupassant nous cache savamment des problèmes européens. Et enfin, pour finir le portrait de l'héroïne, voilà une jeune fille belle, attrayante, exotique et inconnue, comme Maupassant le confirme un peu plus loin dans le texte⁶.

Admettons que l'auteur conjugue exprès des deux « visages » d'Allouma – d'abord algérienne, après la femme en général⁷, qu'il fait se succéder rythmiquement l'un après l'autre pour accentuer sur l'étrangeté du sexe féminin, et sous l'influence de la lignée de l'érotique orientale, si chère à l'Europe en XVIII^e et XIX^e s. et les schémas de sa reproduction dans l'art littéraire et la peinture. Il faut souligner qu'en accord avec l'orientalisme, l'auteur nous dessine une femme indigène, sauvage, colonisée, séductrice mais qui possède, on ne voit pas tout de suite pourquoi, des traits de la femme en général. Voilà un exemple du premier :

Ses mains, derrière ma tête, m'attiraient d'une pression lente, grandissante, irrésistible comme une force mécanique, vers le sourire animal de ses lèvres rouges où je collai soudain les miennes en enlaçant ce corps

⁶ « Son corps blanc, d'une blancheur luisante sous le jet de lumière de la toile soulevée, m'apparut comme un des plus parfaits échantillons de la race humaine que j'eusse vus. Les femmes sont belles par ici, grandes, et d'une rare harmonie de traits et de lignes » (Maupassant 1889 : 15).

⁷ Par exemple l'idée de la femme vaniteuse « Souvent aussi, elle demeurait durant une journée presque entière, à se mirer dans l'armoire à glace en acajou que j'avais fait venir de Miliana. Elle s'admirait en toute conscience, debout, devant la grande porte de verre où elle suivait ses mouvements avec une attention profonde et grave [...] demeurait en face d'elle-même, les yeux dans ses yeux, le visage sévère, l'âme noyée dans cette contemplation » (Maupassant 1889 : 38).

presque nu et chargé d'anneaux d'argent qui tintèrent, de la gorge aux pieds, sous mon étreinte. Elle était nerveuse, souple et saine comme une bête, avec des airs, des mouvements, des grâces et une sorte d'odeur de gazelle, qui me firent trouver à ses baisers une rare saveur inconnue, étrangère à mes sens comme un goût de fruit des tropiques.

(Maupassant 1889 : 22)

Il nous semble que l'auréole orientale de l'héroïne se révèle juste un peu pimentée, un argument parmi beaucoup d'autres qui en accord avec les idées reçues du siècle représente la position subordonnée de la femme dans la société. En somme, c'est un portrait de belle femme qui dépasse le modèle ethnique et enchante esthétiquement le protagoniste. Au niveau de la beauté il paraît que Maupassant la valorise d'une façon démocratique et bien moderne. Sans se limiter à l'origine du personnage, il reconnaît ouvertement sa perfection esthétique, en ne se gênant même pas de la déclarer unique. Pourtant cette femme de beauté jamais vue est seulement désirée par Auballe, qui accuse le mois de Ramadan qui empêche leurs relations de s'assouvir :

Oh ! le terrible mois que je passai là ! un mois sucré, douceâtre, enrageant, un mois de gâteries et de tentations, de colères et d'efforts vains contre une invincible résistance.

(Maupassant 1889 : 46-47)

Malheureusement l'emploi de la femme, jolie ou non, semble réduit à la consommation physique donc le regard sur elle porte des traits de domination masculine pourtant le colonisateur français a passé le Ramadan avec Allouma. Donc, tout au long de la nouvelle le personnage masculin fait preuve d'une attitude paradoxale – de conquérant possédant sa concubine et d'homme cultivé qui fait certaines concessions. Précisément les moments dans lesquels Auballe traite sa compagne à l'européenne – quand il respecte sa foi religieuse et certaines de ses occupations mondaines⁸ – l'empêchent à la fin du texte de comprendre les causes de son évasion. Car Auballe se croit tolérant, même gentil envers l'africaine. Alors se pose la question s'agit-il du problème de la figure étrangère ou de sa perception par le personnage désigné européen ?

Il est évident qu'il la traite en courtisane et pour lui c'est tout à fait normal et admissible – lui donne un appartement à l'écart dans sa demeure,

⁸ Par exemple : « Je la laissais absolument libre d'aller et de venir à sa guise et elle passait au moins un après-midi sur deux dans le campement voisin, au milieu des femmes de mes agriculteurs indigènes » (Maupassant 1889 : 38).

lui achète une armoire à glace, des vêtements, la laisse sortir de la maison et prend une vieille arabe pour la servir. Et pourtant il se trompe s'il pense qu'il agit en homme local :

Puisque cette fille avait été jetée ainsi dans mes bras, je la garderais, j'en ferais une sorte de maîtresse esclave, cachée dans le fond de ma maison, à la façon des femmes des harems. Le jour où elle ne me plairait plus, il serait toujours facile de m'en défaire d'une façon quelconque, car ces créatures-là, sur le sol africain, nous appartenaient presque corps et âme.

(Maupassant 1889 : 23-24)

Cet exemple explique le point auquel Auballe se trompe d'abord sur la possession absolue du colonisateur et ensuite sur la connaissance des mœurs locales ; en fait il montre justement le point de vue patriarcal sur la position et les fonctions de la femme dans la société soit européenne, soit musulmane. Et trouvant son comportement envers elle tout à fait civilisé selon les normes européennes et locales, il ne comprend pas son évasion finale. Auballe porte son propre point de vue sur la situation et ne s'inquiète jamais de ce qu'elle pense ou éprouve tant que les états d'âme d'Allouma n'empêchent pas leur vie sexuelle. Il nous semble utile à se poser la question si Allouma s'appelait Jeanne et venait de la France quelle serait la différence du comportement d'Auballe s'il y avait une ? Dans l'œuvre de Maupassant, au moins dans la majorité des cas, la femme est sous-estimée et souvent traitée comme un objet soit de jouissance, soit d'ascension sociale, soit de traditionnelle victime. Les hommes qui l'entourent, enracinés dans le modèle patriarcal, s'intéressent rarement à ce qu'elle pense ou éprouve et le comportement d'Auballe n'en diffère pas beaucoup. En somme, l'origine arabe d'Allouma ne lui nuit pas autant dans la nouvelle, ce qui laisse la sensation d'infériorité, c'est qu'elle est femme.

Nous avons déjà insisté sur l'hypothèse que Maupassant nous présente une étrangère plus ou moins imaginée par l'européen même si elle provient d'un pays conquis. Ce qui nous rappelle que la conquête est surtout politique et économique et que la métropole néglige largement l'aspect culturel du territoire algérien⁹. Maupassant se fixe sur les injustices politiques, fait leur critique dans ses publications journalistiques, nous montrant un regard progressiste et plutôt moderne sur la situation. Cependant dans les récits et les nouvelles il suit la suprématie culturelle et scientifique européennes. On peut argumenter cette thèse en prenant par exemple le moment où Auballe explique ses sentiments envers Allouma :

⁹ « Il devenait extrêmement curieux de voir l'Arabe à ce moment, de tenter de comprendre son âme, ce dont ne s'inquiètent guère les colonisateurs » (Maupassant 1884 : 6).

Je vous disais tout à l'heure que ce pays, cette Afrique nue, sans arts, vide de toutes les joies intelligentes, fait peu à peu la conquête de notre chair par un charme inconnaissable et sûr, par la caresse de l'air, par la douceur constante des aurores et des soirs, par sa lumière délicieuse, par le bien-être discret dont elle baigne tous nos organes.

(Maupassant 1889 : 37-38)

L'auteur provoque encore une fois une sensation de paradoxe en exprimant dans une phrase deux états antithétiques – le deuxième sentimental, provenant du premier, désapprobateur. Un peu plus loin, le protagoniste réfléchit sur les sentiments de l'indigène faisant preuve de l'impénétrable nature du peuple soumis aux yeux des dominants :

L'Arabe, quand il s'agit de femmes, a toutes les rigueurs pudibondes et toutes les complaisances inavouables ; et on ne comprend guère plus sa morale rigoureuse et facile que tout le reste de ses sentiments.

(Maupassant 1889 : 31)

Le héros français dans cette nouvelle ne méprise pas l'arabe, il l'ignore, il le sous-estime, parfois il lui fait peur, cependant le Roumi a besoin de l'algérien, ils s'entraident de temps en temps, ils communiquent et se côtoient dans le quotidien. Alors quelle serait la différence entre l'arabe et les autres ? Citons pour expliquer un extrait de *La mer* :

... car elle sent l'ail, la gueuse, et mille choses encore. Elle sent les innommables nourritures que grignotent les Nègres, les Turcs, les Grecs, les Italiens, les Maltais, les Espagnols, les Anglais, les Corses, et les Marseillais aussi, pécaïre, couchés, assis, roulés, vautrés sur les quais.

(Maupassant 1883 : 610)

L'énumération des peules et des races différentes sous le signe négatif de la nourriture puante n'épargne pas les européens. On dirait que Maupassant s'indigne contre la mauvaise culture de table, contre la cuisine trop pimentée, vues comme telles par rapport à la norme française qui de nos jours reste le point de repère de la gastronomie. Alors ce qui nous tourmente dans les récits et les nouvelles concernant le sujet arabe est-ce le ton parfois hautain, le jugement sur l'autre ou le manque de tolérance ? Le ton vient de l'estimation de l'auteur qui se croit supérieur par son éducation, son talent professionnel, son appartenance à une nation civilisée. Par contre, le jugement sur l'autre, qu'il soit argumenté ou non – et dans notre cas il se prend pour argumenté et pourtant il ne l'est pas, est mal vu par les dogmes chrétiens de la même civilisation.

Ce qui nous amène à jeter un coup d'œil sur le personnage de l'homme arabe dans la narration. Bien sûr, il y a des différences, nous pouvons supposer que les nuances s'assombrissent entre adversaires, mais c'est plutôt le contraire. Le ton est hautain et critique seulement dans des propos généralisateurs sur la vie et le caractère des arabes, par exemple :

C'est là un des signes les plus surprenants et les plus incompréhensibles du caractère indigène : le mensonge. Ces hommes en qui l'islamisme s'est incarné jusqu'à faire partie d'eux [...] Il faut avoir vécu parmi eux pour savoir combien le mensonge fait partie de leur être, de leur cœur, de leur âme, est devenu chez eux une sorte de seconde nature, une nécessité de la vie.

(Maupassant 1889 : 24-25)

Il faut aussi rappeler que Maupassant aime la ville Alger et la trouve belle avec « cette cascade de maisons dégringolant les unes sur l'autres » (Maupassant 1888 : 1). C'est sa population qui le dégoûte « toujours nu-jambes et nu-pieds, qui vont, viennent, s'injurient, se battent, vermineux, loqueteux, barbouillés d'ordure et puant la bête » (Maupassant 1888 : 1). Les dehors irritants culminent dans le mode de tutoiement de tout le monde, signe de familiarité insupportable pour le narrateur français. Tout cela faisant preuve de l'opposition sacré/cultivé vs profane/barbare que l'européen civilisé n'arrive pas à assumer ni à se l'expliquer car il cherche encore à la comprendre.

Les pieds nus gênent visiblement le narrateur, d'abord vus comme signe de la saleté et de la sauvagerie. Il reprend toujours cette image dans le sens négatif, peut-être pour accentuer la différence des races, même quand il s'agit d'une femme, que la tradition européenne a vénérée comme symbole de la beauté et de la séduction. D'autre part l'auteur admet l'avantage de l'arabe – même pieds nus – devant le Français dans la maîtrise du territoire :

Et je lui montrai deux francs, une fortune. Il se mit à marcher, je le suivis. Oh ! je suivis longtemps, dans la nuit profonde, ce fantôme pâle qui courait pieds nus devant moi par les sentiers pierreux où je trébuchais sans cesse.

(Maupassant 1889 : 9)

Derrière des images plutôt subjectives Maupassant se rend clairement compte du comportement maladroit et infatué de la métropole, incapable de comprendre la spécificité d'Alger, de ses habitants et de leurs coutumes à cause des idées toutes faites. Pour cette raison, dans le récit *Alger*, il parle de « civilisation brutale, gauche » visant celle de l'Europe

qui paraît barbare au milieu des barbares. Quand le discours nous promène dans le quotidien, l'arabe est présenté avec ses coutumes des fois bizarres, mais plutôt sympathiques :

Dans cette tribu, fraction des Oulad-Taadja, je choisis en arrivant, pour mon service particulier, un grand garçon, celui que vous venez de voir, Mohammed ben Lam'har, qui me fut bientôt extrêmement dévoué. Comme il ne voulait pas coucher dans une maison dont il n'avait point l'habitude, il dressa sa tente à quelques pas de la porte, afin que je pusse l'appeler de ma fenêtre.

(Maupassant 1889 : 13)

Le même Mohammed aux *intentions bienveillantes* et appelé *prévoyant domestique* lui envoie sa maîtresse ne manifestant aucun signe d'irritation de la situation. Le narrateur trouve tout à fait normal d'être servi par la population indigène car il fait partie de la nation qui a conquis ce pays, donc il est le vainqueur et il paye pour leur service. Et en fait il est content de leur travail.

Il faut avouer que dans cette nouvelle Maupassant ne se montre pas hostile à l'Islam non plus, son personnage nous paraît plutôt curieux ou irrité par ses pratiques. Quand Auballe trouve Allouma priant dans une chapelle mahométane, il est enchanté et la compare à une peinture avant de la reconnaître¹⁰. Dans *Province d'Alger*, où l'auteur parle du Ramadan, après les explications des rituels, il mentionne ce qui le gêne chez les musulmans civilisés – qu'ils deviennent à cause de cette carême sauvagement fanatiques et stupidement fervents. Nous pouvons supposer que l'hostilité est pointée vers la religion en principe, rappelons-nous que Maupassant n'est pas un chrétien convaincu.

Pour résumer, nous insistons sur le fait que si l'attitude de Maupassant envers les arabes dans ses récits et nouvelles n'est pas tout à fait positive elle n'est pas non plus bornée ou réactionnaire. L'auteur comprend la complexité de la situation en Algérie et montre lucidement les

¹⁰ « C'était un tableau charmant, cette Arabe assise par terre, dans cette chambre délabrée [...] absorbée tout entière par le souci du saint ; et elle parlait, à mi-voix, elle lui parlait, se croyant bien seule avec lui, racontant au serviteur de Dieu toutes ses préoccupations. Parfois elle se taisait un peu pour méditer, pour chercher ce qu'elle avait encore à dire, pour ne rien oublier de sa provision de confidences ; et parfois aussi elle s'animait comme s'il lui eût répondu, comme s'il lui eût conseillé une chose qu'elle ne voulait point faire et qu'elle combattait avec des raisonnements » (Maupassant 1889 : 41).

problèmes entre la métropole et ses sujets africains¹¹. Il en cherche des raisons de deux côtés opposés sans s'acharner sur les Arabes et excuser les Français. Son point de vue nous paraît rationnel et investigateur car Maupassant est avide d'explorer le territoire algérien. Il décrit avec soin et ardeur les paysages algériens, la chaleur insupportable, le désert, les villages, les caravanes. Il fait une galerie de portraits des Arabes, de leurs coutumes souvent incompréhensibles pour l'européen, qu'il critique parfois ou envers lesquels il exprime son dégoût. Pourtant, même quand il s'en indigne, ou rarement il s'en moque, il ne perd pas son point de repère cardinal – la conscience lucide qu'en Alger l'autre, l'étranger, c'est le Français, le conquérant – et qu'il n'y trouverait pas sa place parce que son attitude est erronée dès le début. Donc le manque du dialogue, la méconnaissance des différences, la relation de type dominant/subordonné dans les situations décrites et bien sûr les idées toutes faites entravent la communication et nous mènent vers l'hypothèse que Maupassant représente l'autre comme une version de l'homme inconnu en qui résident des signes du sien et de l'étranger à la fois.

RÉFÉRENCES

- Pierrot et Bailbé, dir. 1981** : Bancquart, M-CI. Maupassant journaliste. // *Flaubert et Maupassant. Écrivains normands*. Presses universitaires de Rouen et du Havre, 1981, 155 – 166.
- Giacchetti 2002** : Giacchetti, Cl. Étranger à lui-même : figures de l'autre dans l'œuvre de Maupassant. // *Romance Note*, no 2, vol. 42, 2002, 255 – 264.
- Maupassant 1884** : Maupassant, G. *Au soleil*. Paris : V. Havard, 1884. < <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1040744v/f18.image.texte1image> > (10.12.2021).
- Maupassant 1888** : Maupassant, G. Alger. // *Le Golois*, 3 décembre 1888, p. 1. // < <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5267056/f1.image> > (14.12.2021).
- Maupassant 1889** : Maupassant, G. *La Main Gauche*. Paris : Ollendorff, 1889.
- Maupassant 1883** : Maupassant, G. La mer. 1883. // *La Revue politique et littéraire*, 17 novembre 1883, 610 – 611 < <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2148087/f614.item> > (14.12.2021).

¹¹ « Notre système de colonisation consistant à ruiner l'Arabe, à le dépouiller sans repos, à le poursuivre sans merci et à le faire crever de misère, nous verrons encore d'autres insurrections » (Maupassant 1883 : 616).

Maupassant 1883 : Maupassant, G. Bou-Amama. 1883. // *La Revue politique et littéraire*, 17 novembre 1883, 614 – 617 < <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2148087/f619.item> > (14.12.2021).

Saïd 1980 : Saïd, E. *L'Orientalisme*, trad. par Catherine Malamoud, Paris : Édition du Seuil, 1980.